

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 20

Artikel: Vieux-Lausanne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cheinta quuva asse granta... sé pas quemet vo dere... asse granta qu'on pridzo de djonno, et que pao vo z'accouilli de cliiau fronnâie à vo fère verî lè quatro fè ein l'air. Foudràî pouâi la lâi copâ tot ein iadzo, na pas quemet fasâi Brinna-casaqua que l'avâi on tsin que faillâi lâi sabrà la quuva: po ne pas que cein lâi fasse trau mau et rongni direct à rà la rita, clli tadié lâi ein copâve ti lè dzo on petit bet. La comèta, foudràî pçuâi la lâi fotre avau tot d'onna terya, à rà lo perte. Porrâi pao-t'ître servi adan po fère on pucheint pont que l'âodrâi tant qu'à la lena. Aprî on porrâi lâi beta on trame. Sarant conteint pè Lozena.

Yè bin ruminâ à cein que faillâi fère po ne pas fère esterminâ pè cliâi chenollie de comèta et crâyo avâi trovâ on remîdo. Se fâ pas effè, vu fère setâ dessu onnâ budzenaire quieinze dzo doureint. A-te que cein que vo vu dere: Vo sède prau que quand lâi a de la nâ et dau dzalin dessu lè fi dâi téléphone, po la fère tsesi n'a rein que sâi pe vito fè que de téléphonâ ein allemand. Lo tutche l'è onna leinga que fâ tot crezenâ.

Dan, lo dize-houit, quand vo verrâ fusâ la comèta, sailli ti de voutrè z'ottò, lè z'hommo, lè z'einfant, lè Jui, lè fenne — eh! mon Dieu! n'âobliâ pas lè fenne, pouant bramâ pe fè que lè z'auto — et pu bouâilâde ein allemand, tant que le mor vo châota:

« Tondreverte, creibe de comèta, ouze! »

Et vo verrâ la comèta, èpouâirya, lèva la quuva... et pu fotre lo camp.

MARC A LOUIS.

AU THÉÂTRE DU JORAT

La fièvre des habitants de Mézières, que nous signalions l'autre jour, atteint maintenant son apogée. Dame! l'entreprise dans laquelle ils se sont lancés n'est pas une mince affaire. C'est après-demain que leur grand et original théâtre ouvrira ses portes pour la première représentation d'*Aliénor*, la nouvelle œuvre de M. René Morax. Il s'agit de montrer au canton de Vaud, et à nos amis du dehors, que le véritable art dramatique populaire, né dans le Jorat le 14 avril 1903, est très vivace et qu'il ne demande qu'à s'épanouir. Pour qui connaît l'auteur, ses collaborateurs et ses interprètes, la journée du 16 mai marquera de nouveau dans nos annales, la chose ne fait pas l'ombre d'un doute. Cette conviction, elle s'est emparée de tous ceux qui ont suivi les préparatifs du spectacle, ou à qui il n'a même été donné que de passer quelques heures dans ce village où chacun, peu ou prou, s'occupe à faire triompher une œuvre sur laquelle convergent toutes les pensées.

Entrez dans l'une quelconque des bonnes auberges de Mézières, ou dans la première maison venue — elles sont toutes plus hospitalières les unes que les autres — ou encore dans une de ces étables où s'alignent les croupes fauves d'une demi-douzaine de belles vaches, partout vous n'entendez parler que d'*Aliénor*, la jeune châtelaine de Romont, de son époux, du sire Mainfroy, et d'un tas d'autres personnages dont vous voudriez bien qu'on vous parle un peu plus longuement; mais les acteurs, malins autant que discrets, n'en disent que ce qu'il faut pour aviver votre curiosité. De la musique que M. Gustave Doret a écrite pour les chœurs, des décors auxquels MM. Jean Morax et Hugonnet mettent la dernière main, vous n'apprenez pas davantage; mais les regards où brillent la flamme de l'enthousiasme vous instruisent plus éloquemment que bien des paroles sur le degré de beauté du spectacle qui s'élabore ainsi dans le plus grand des mystères.

On nous a demandé si *Aliénor* était une pièce dans le genre de *Henriette*, de M. René Morax, ou de *Sur la pente*, de M. Benjamin Vallotton.

Nous pouvons rassurer ceux de nos lecteurs, — et c'est sans doute la généralité — qui ne goûtent guère la littérature anti-alcoolique transportée à la scène: l'action d'*Aliénor* se passe au temps où la Croix-Bleue et l'Ordre des Bonstempliers étaient loin d'être en germe.

LE BON VIN

Il y a quelques jours s'est tenu, à Paris, un congrès de physiothérapie auquel assistaient quelques praticiens du canton de Vaud et que présidait M. Landouzy, l'un des plus illustres médecins de France. Dans un discours, M. Landouzy a parlé des vertus du vin. Quand bien même il pensait avant tout aux crus de son pays, les lecteurs de *Conteur vaudois* ne seront pas fâchés, sans doute, de savoir comment s'est exprimé ce célèbre homme de l'art. Un de ses confrères de Lausanne a bien voulu nous transmettre le relevé de ses paroles. Le voici:

« Combien Pline ne prendrait-il pas en pitié nos flasques buveurs d'eau, jeunes gastropathes neurasthénisés, lui qui proclame le vin entretenir les forces, le sang, le teint!

» Un peu de vin, écrit-il, fait bien aux nerfs; trop de vin leur fait mal. Il récréé l'estomac, excite l'appétit, amortit les chagrins et les soucis; il est diurétique, réchauffe et procure le sommeil.»

« Qui, aujourd'hui, parlant, je suppose, de nos bordeaux fortifiants, de nos bourgognes agréablement diurétiques et de nos champagnes hilarants, dirait l'action physiologique des vins généreux de France, mieux que Pline buvant, chaque jour, un peu de falerne et de massique?

» A notre tour, comme nos confrères, les diététistes romains, nous recommandons d'user du bon vin naturel. Pourquoy, en fils indignes, en physiologistes et en économistes aveugles, nous refuserions-nous à tirer, de nos vignobles aussi, les énergies que, pour les caresses du palais, les satisfactions de l'estomac et la gaieté de l'esprit, y accumule le Soleil?

» Experte et sobre, notre section de diététique permet, aux repas, l'usage du bon vin, autant qu'elle en proscribit l'abus. Se tenant à l'écart des abstinentes, elle rappellera avec Molière, à ces intransigeants d'humeur grise, que:

La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.»

EN EXIL

Londres, 2 mai 1910.

Cher ami,

Je profite de ce jour de mai, pluvieux et sombre, pour te résumer mes premières impressions sur Londres.

Tout d'abord, tandis que le train ralentit sa marche et que la gare approche, c'est l'inévitable déception: des maisons quadrangulaires, basses et grises sous un ciel terne, s'alignant en de longues et monotones perspectives; des jardinets délabrés, mal clôturés, où pendent quelques hardes qui ne peuvent être que grises; peu de vie apparente.

Il est vrai que nous traversons un quartier pauvre et que là-bas, autour de cheminées monumentales révélant l'industrie, il règne, il doit régner, une activité de fourmière.

Mais cela, c'est le Londres intime, celui où l'on ne va guère: ce qu'il faut connaître c'est le Strand, Piccadilly, Trafalgar Square. Car ici, comme ailleurs, les Cook et les Bædecker préfèrent vous révéler une rue de Bourg plutôt qu'un Rôlillon.

Arrivé à Waterloo Station j'ai, pour ne pas avoir l'air gourde, suivi la foule, pensant normalement aboutir à la sortie. Erreur: la foule ne faisait que changer de train. Aussi ai-je dû rebrousser chemin.

Un aimable londonien heureusement m'a

indiqué ma destination, et me voici dans une famille anglaise ne parlant que l'anglais.

Pour mes débuts, j'y bafouille tant bien que mal, tâchant de coordonner pratiquement mes maigres connaissances de continental. Je suis déjà très fier. Les dames que j'ai vues trouvent que je parle très bien; il est vrai que les hommes, eux, ne me comprennent pas.

J'habite dans le nord un quartier d'honnêtes bourgeois que je vois chaque matin, en attendant de faire la même chose, se précipiter vers leur train à destination de la City — le quartier général du travail londonien.

Pour se mettre au pas anglais (chacun sait que leur pied diffère du nôtre), il faut ouvrir la journée avec un repas pantagmétique; ensuite, dans un omnibus qui prend toujours la gauche, vous descendez vers le centre, humant à loisir l'odeur âcre des fritures que préparent les poissonniers, tandis que de pauvres diables tournant des pianos mécaniques, charment vos oreilles du dernier air connu.

Dans la cité, c'est la vie active. Peu ou pas de promeneurs. Des gens pressés, le front barré par le pli du souci profitent du bras que lève un gigantesque policeman pour traverser la rue, et disparaissent dans quelque ruche. Car c'est derrière ces façades que tout un peuple travaille, échange, invente, combine pour le trop fameux « struggle for life ». C'est dans l'encombrement des bureaux que se brassent les millions, que se vendent et s'achètent les cargaisons, que se livrent les batailles à coups de télégrammes. Malheur aux vaincus!

Après avoir fait ces constatations, je suis entré dans un bar, comme un affairiste, prendre sur le pouce une mince pitance arrosée de « pale ale », la boisson nationale après le whisky.

Normalement, j'ai clôturé cette sortie en m'émerveillant sur le marbre d'un « lavatory » (oui, mon vieux, du vrai marbre!). Ils sont vraiment splendides, mais je dois le reconnaître, mal répartis, comme partout. Dans certains quartiers, impossible d'en trouver un, alors que dans d'autres, il n'y a qu'à se tromper de porte!

Ecris-moi bientôt, et dis-moi ce qui se passe chez nous!

Ton vieux copain qui te serre la rame.

H. S.

VIEUX-LAUSANNE

Les archéologues se sont emparés du vieil Evêché de Lausanne, ou du moins de ce qu'il en reste. Ils le dissèquent, en scrutent tous les coins et recoins, afin d'arracher à ces vénérables pierres, patinées, effritées par les ans, leurs secrets les plus intimes.

Quand ils auront terminé leurs minutieuses investigations et retrouvé, sur ces vieux murs, la trace de toutes leurs péripéties à travers les siècles, les archéologues-historiens céderont la place aux archéologues-reconstituants, qui chercheront, au moyen des indications recueillies, à rétablir tant bien que mal l'état des lieux, tel qu'il était au temps jadis.

Pourvu seulement que les premiers n'imposent pas aux seconds l'obligation de respecter outre mesure, dans leur œuvre de reconstitution — comme cela se voit ailleurs — en les dénonçant, en les cataloguant, par des dates ou autres signes, les traces de tout genre, mutilations inconscientes ou voulues, transformations malheureuses, restaurations maladroites, etc. laissées au cours des siècles par les divers occupants. Et qu'ainsi on ne sacrifie complètement le côté esthétique, compris et goûté du grand nombre, à un intérêt historique, très relatif en l'occurrence, et que ne comprend et n'apprécie qu'une infime minorité d'initiés. Ces derniers n'ont-ils pas assez, pour satisfaire leurs désirs et sauvegarder les droits de l'histoire, des notes, relevés, croquis, etc., recueillis

au cours de l'inspection archéologique et consignés dans les bibliothèques et les musées.

Ne vous paraît-il pas qu'en fait de reconstitution de vieux édifices, c'est l'époque de la plus grande splendeur de ceux-ci qui devrait être choisie, autant du moins que faire se peut. On réaliserait ainsi une œuvre qui aurait bien aussi un intérêt archéologique, si elle est accomplie par un restaurateur éclairé et consciencieux, et qui de plus plairait à tous.

Car enfin, si le point de vue historique devait vraiment l'emporter sur tout autre, il serait logique, dans le vieil Evêché, par exemple, de conserver, telles qu'elles existaient encore il y a trois ou quatre mois, une ou deux des cellules de détenus. On ne saurait, en effet, effacer de l'histoire de cet édifice la période où, après une phase brillante, il ne fut plus qu'une prison misérable et défectueuse à tous égards. Il faut songer, en effet, aux archéologues de l'avenir, qui ne sauraient ainsi passer à pieds joints sur notre époque.

Mais non, les arlequinades archéologiques ont fait leur temps. Dans le public, auquel appartiennent nombre de gens raisonnables et cultivés, on commence avec raison par trouver excessives les prétentions de certains archéologues, qui, au mépris de l'esthétique et du simple bon sens, dont les droits ne sont pas négligeables, dénaturent l'harmonie de nos vieux édifices, sous prétexte que ceux-ci doivent, par leur seul aspect, raconter, dans tous leurs détails, leur histoire et leurs vicissitudes à des gens qui souvent ne saisissent pas, ou du moins à qui les exigences de la vie ne permettent pas de regarder toujours derrière eux.

Le vieil Evêché, une fois restauré, donnera asile aux collections si intéressantes et si riches déjà du Vieux-Lausanne. Espérons qu'il sera un musée où archéologues et profanes trouveront également plaisir et profit.

Histoire lausannoise.

Et à propos du Vieux-Lausanne, signalons un ouvrage des plus attrayants, œuvre de M. B. van Muyden, ancien syndic de Lausanne, et depuis de longues années président de la Société d'histoire de la Suisse romande.

Le but de cet ouvrage, qui se vendra au profit de l'Association du Vieux-Lausanne, est de marquer la place que notre ville occupe en Suisse, de faire, si l'on peut ainsi s'exprimer, l'inventaire des valeurs intellectuelles qui se sont formées dans son sein, et de décrire les influences qu'elle a subies et exercées.

L'histoire de Lausanne, dit le prospectus, est dépourvue de gloire politique; mais elle offre le spectacle d'un développement continu, quoique perpétuellement contrarié. C'est l'une des villes les plus anciennes de la Suisse; mais les Lausannois d'aujourd'hui ne sont point les descendants de ceux du moyen âge.

L'auteur commence par une introduction consacrée aux principaux monuments de la ville; puis il donne, siècle après siècle, la liste des familles admises à la bourgeoisie, de celles du moins qui existent encore ou qui ont marqué, avec la date de leur admission, ainsi que l'indication de leur lieu d'origine; les personnages en vue font l'objet de courtes notices. En regard des bourgeois apparaissent les habitants notables. Des listes de magistrats, de pasteurs, de médecins, de juristes, d'hommes de lettres, de savants et d'artistes permettent de se faire une idée de la part des habitants et de celle des bourgeois dans le développement de Lausanne.

À côté de cette étude biologique sur l'essence de la population de Lausanne et sur ses modifications à travers les siècles, l'auteur consacre de nombreuses pages à la description des mœurs de Lausanne et résume les principaux faits qui ont influé sur son développement.

Indépendamment de sa valeur historique, l'ouvrage de M. B. van Muyden¹ aura, nous

¹ Pages d'histoire lausannoise Bourgeois et habitants, par B. van Muyden, ancien syndic de Lausanne. — Un volume in-8°, Georges Bridel & Cie, éditeurs à Lausanne. Prix : fr. 8.

L'ouvrage se vend au profit de l'Association du Vieux-Lausanne.

l'avons dit, l'avantage de contribuer, par sa vente, à augmenter les ressources très modiques de l'Association du Vieux-Lausanne. Il se recommande donc doublement aux amis de notre pays.

LE BOUILLON CONJUGAL

UN mari qui avait une femme un peu trop coquette et volage, la pria un jour de décliner une invitation qu'il ne lui plaisait point de la voir accepter.

Madame invoqua mille prétextes pour convaincre son mari qu'elle ne pouvait obéir à son désir. Elle se rendit à la soirée où elle était conviée et en revint après minuit sonné.

A peine s'était-elle mise au lit que son mari, tenant une tasse de bouillon, entra dans la chambre.

D'un ton sévère, il intime à sa femme l'ordre de boire le bouillon.

Madame, n'ayant pas la conscience bien tranquille, et craignant que la tasse ne contienne du poison, implore, supplie, en pleurant, son mari de ne la point obliger à cela.

Ce dernier est inexorable.

Quand Madame a bu le bouillon, Monsieur, d'un ton sec, lui souhaite une bonne nuit et s'en va.

Restée seule, Madame, sûre d'avoir avalé du poison, est en proie à des angoisses indicibles. Bien que fatiguée, elle ne peut fermer les yeux. Elle attend la mort d'une minute à l'autre.

Le matin, son mari revient auprès d'elle. Il la trouve tout en pleurs et bouleversée.

— Ma chère, tu m'as l'air d'avoir passé une nuit fort désagréable. J'en suis cause. Juge de toutes celles que tu m'as fait passer, plus désagréablement encore. Rassure-toi, tu en es quitte pour la peur; mais que cela te serve de leçon.

A LA BONNE FRANQUETTE

CE n'est pas là seulement une périphrase destinée à nommer le canton de Vaud, c'est l'intitulé d'une association des Vaudois habitant Berne.

Sans doute, il y en a quelques-uns, de ces Vaudois, qui n'éprouvent pas le besoin de se réunir ainsi en famille; j'en ai même entendu un prononcer à l'égard des Lausannois des paroles peu aimables, mais les niaisés sont dans les meilleures familles. Bref, M. Marc Henrioud, bien connu par ses intéressantes contributions historiques, ayant émigré dans la ville fédérale, y a rencontré un ami, M. Victor Braillard, avec lequel il s'est dit qu'il n'y avait pas que des Neuchâtelois dans la Suisse romande et que les Vaudois pourraient bien, eux aussi, avoir leur petit club.

Aussitôt fait que dit.

Tout d'abord, la date du 24 janvier donna l'occasion d'un premier colloque. Je passe sur les opérations préliminaires et en viens directement au 14 avril, que la société a célébré joyeusement à l'Etoile, en compagnie de la plupart des députés vaudois aux Chambres fédérales, qui tenaient précisément une session. On mangea en chœur de jolies saucisses de Payerne apparaissant dans un décor de petits drapeaux aux couleurs vaudoises et bernoises. Inutile d'insister sur le caractère franchement cordial et démocratique de cette soirée de patriotes. Certes, on n'a pas mérité de la puissante république de Berne — l'ours a une bonne patte — mais tout de même, on guigne toujours un peu du côté du Léman et l'on n'oublie pas de chanter : « Vaudois, un beau jour se lève. »

Certains gens, paraît-il, tiennent le Vaudois en petite estime ou le traitent volontiers de vaniteux, à cause de son beau lac, de ses belles montagnes, de son tunnel de la Cornallaz et de ses troupeaux. Ce n'est pas l'avis de Philippe

Godet qui, pourtant, ne se gêne pas pour être caustique :

« Campagnard et montagnard, timide, réservé, observateur, cachant beaucoup de finesse sous les dehors d'une bonhomie un peu lourde, bon enfant et bon vivant, avec cela doué d'une âme rêveuse, volontiers repliée sur elle-même et portée au recueillement plus qu'à l'action, tel nous apparaît le type vaudois. »

Depuis vingt ans que ces lignes sont écrites, bien des campagnards et des montagnards se sont citadinisés et ont pris de nouvelles habitudes, mais le Vaudois est encore là, charrette ! Celui-là, nous devons le cultiver avec un soin tout particulier. Son accent « lourd » vaut bien celui des rastaquouères et des sots qui le dévisagent avec une suffisance bête à force de vouloir être « chic ».

Mais il ne faut pas non plus que les Vaudois se mangent entre eux, il faut qu'ils se voient, et... pourquoi pas autour d'une bouteille.

La « Romande » de Berne n'a pas à craindre que la « Patrie vaudoise » lui fasse concurrence, mais plutôt à se féliciter, toutes questions de cotisations à part, de ce que l'esprit welsche viennois se manifeste ouvertement sous l'une de ses espèces les plus caractéristiques en ces temps de pangermanisme sournois.

La « Patrie vaudoise » a des réunions mensuelles et tous les mercredis soirs, ses membres se rencontrent facultativement à l'Etoile. Tout Vaudois y est le bienvenu. Et puis, vous savez, on ne fait pas tant de façon, c'est tout ce qu'il y a de plus « à la bonne franquette ».

On vous attend.

L. M.

P.-S. — Il serait injuste d'omettre un détail caractéristique : à la réunion du 14 avril à l'Etoile assistait M. le colonel et conseiller national Geilinger, de Winterthur. Il a même pris la parole (en français, cela va sans dire), cet excellent Zurichois, ami des bons Vaudois.

Sagesse. — On demandait à une bonne paysanne si elle aimerait à connaître l'avenir.

— Oh ! mon té non, répondit-elle; du reste, à quoi bon, y ressemble bien trop au passé.

Au balais. — Il paraît qu'en Chine un ministre disgracié est condamné à balayer tous les matins la salle d'audience de son successeur et les cours du palais de l'empereur.

Salles combles.

Allez au Théâtre, allez au Kursaal, allez au Lux, c'est partout des salles combles. Partout on se dispute pour avoir des places.

Au Théâtre, c'est aux Armailles, de Gustave Doret, qu'il faut attribuer cet empressement du public. Nous avons dit avec quelle perfection d'interprétation et de mise en scène cette œuvre nous est donnée. Chacun donc veut la voir ou la revoir, et ce désir est d'autant plus vif que chacun sait qu'il n'y aura plus que quatre représentations de cet opéra : demain dimanche, en matinée et soirée, mercredi 18 et jeudi 19 courant.

Mardi 17 et vendredi 20, *Carmin*, de Bizet; puis la saison d'opéra, trop courte, hélas ! sera terminée.

* * *

Le *Mariage de l'Assesseur* continue de réjouir les auditeurs qui, chaque soir, emplissent la salle du Kursaal. Ce qu'on y rit est indicible. Rien n'est tel, après tout, qu'un verre de bon sang pour faciliter la digestion et faire oublier les traces de la vie.

Les spectateurs qui accourent à Bel-Air n'en désirent pas plus. On le leur donne; ils s'en vont contents, sans se demander pourquoi et comment ils ont tant ri. Ils se mettent au lit de joyeuse humeur, dorment comme des bienheureux et, à l'appel du jour, se lèvent frais et dispos pour la tâche quotidienne. Voilà l'effet le plus clair d'une joyeuse soirée. Il n'est pas à dédaigner.

* * *

Quant au Lux, si vous voulez avoir le secret de ses succès, allez-y. Vous comprendrez tout de suite, à la vue des scènes variées, tantôt instructives, tantôt charmantes, tantôt émouvantes, tantôt comiques, qui défilent sur l'écran et qu'accueillent et saluent d'unanimes applaudissements.

10-110 Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.